LASSORT Victoria

**Etude transversale**

**« Le bonheur » dans les *Lais* de Marie de France**

**Introduction**

Le bonheur est une notion qui questionne chaque homme à un moment ou l’autre de son existence. Qu’est-ce que le bonheur ? Comment y accéder ? Ces questions ont préoccupé bien des philosophes des Anciens (Epicure, Aristote) aux Modernes (Kant ou Nietzsche), en passant par des auteurs médiévaux comme Thomas d’Aquin, pour ne citer que les penseurs les plus célèbres sur cette question. Il peut se définir comme un état de satisfaction complète caractérisée par sa plénitude et sa stabilité. Se dégage de la réflexion des philosophes païens autour de cette notion l’idée d’un état continu de plaisir. Epicure, par exemple, définit le bonheur comme le souverain bien. Dans la pensée chrétienne, la vie éternelle se caractérise par la notion de béatitude, c’est-à-dire comme une forme de bonheur parfait. Par exemple, pour Thomas d’Aquin, l’homme a un désir naturel de bonheur, c’est-à-dire un désir naturel de voir Dieu, comme une vocation ultime. Ce désir de voir Dieu peut être rapproché de la quête du Graal. Le ravissement de Galaad lorsqu’il regarde le Graal semble se rapprocher d’une connaissance intuitive de l’essence divine, soit du bonheur parfait dans cette pensée chrétienne.

Etymologiquement, « bonheur » se compose de deux mots : « bon », issu du latin *bonum* et « heur », issu du latin *augurium*, qui signifie « présage », « augure », « chance ». Cette combinaison a donc le sens de « bonne fortune », « chance ». Il est intéressant de constater qu’à l’origine, le terme désigne un phénomène extérieur à l’homme et non un sentiment intime. De même, en grec, *eudaïmonia* renvoie au démon (*daïmon*) donc à un principe extérieur également. En ancien français, le terme existe en deux mots : *bon oür*, qui signifie « fatalité heureuse ». Il est toutefois peu fréquent. Dans son paradigme morphologique, on trouve le terme *boneuré*, qui signifie « bienheureux », « qui jouit d’un bonheur parfait » ou dans un sens religieux, « qui jouit de la béatitude ». Ce terme se trouve par exemple chez Wace. Il existe aussi les mots « boneureement » ou « boneurosement », qui ont le sens d’« heureusement », ou encore « bonurté », « boneurté » ou « bonéeurté », différentes variantes pour dire « bonheur ». Aucun de ces termes n’est présent dans les *Lais*. En ce qui concerne le paradigme sémantique de « bonheur », de nombreux mots existent en ancien français pour dire le bonheur ou pour désigner un sentiment qui s’en approche. Cette variété de termes comporte des nuances sémantiques. Elle peut se répartir en deux grands paradigmes. D’une part, un certain nombre de termes recouvre la notion de joie, au sens faible contemporain : *aise* (« état agréable »), *hait* (« contentement, satisfaction »), *revel* (« joie, allégresse »), *liesse* (« joie, allégresse »). D’autre part, certains mots dénotent plutôt la notion de plaisir : *solaz* (« divertissement », « plaisir », « joie »), *deduit* (« divertissement », « plaisir », « joie »), *delit* (« plaisir », « jouissance »). Ce dernier terme est très présent dans la littérature courtoise. Il renvoie au plaisir amoureux, voire à la jouissance érotique) ;  *joie* (« jouissance », « volupté » dans le registre sexuel, « exaltation » dans le domaine religieux. Ce terme est très présent dans les *Lais*.)

Par opposition à ces mots qui n’ont globalement pas l’intensité de la notion de bonheur, le bonheur possède la caractéristique d’être un état stable et durable. Le plaisir *a contrario* est un sentiment plutôt éphémère. Ce sentiment de plénitude est recherché par les personnages, et particulièrement dans l’épanouissement d’une relation amoureuse. Mais une fois cet état atteint, le récit devient nécessairement ennuyeux. Puisque c’est la recherche du bonheur et non pas le bonheur en soi qui rend l’action dynamique. En littérature, et qui plus est, dans la forme brève des *Lais*, le bonheur ne peut être qu’éphémère ou insaisissable car la stabilité nuit au drame. En ce sens, il convient de s’interroger sur le fonctionnement du bonheur comme ressort narratologique de l’œuvre alors même qu’il se définit comme un état de contentement total stable et durable. Comment un sentiment qui se définit par la stabilité et la pérennité peut-il constituer un ressort dynamique dans une forme brève comme le lai de Marie de France ? Le bonheur est un motif structurant omniprésent. En effet, le bonheur au sens étymologique, la bonne fortune, se caractérise par le dynamisme de l’aléa. Par conséquent, à partir de cette réflexion sur la portée structurante parce que dynamique de la notion, on peut se demander quelle leçon la notion de bonheur imprime dans l’œuvre. Les *Lais* sont-ils une leçon sur le bonheur ?

1. **Omniprésence d’un motif qui structure l’œuvre**
2. **La *fin’amor*, modèle de bonheur**

La plupart des personnages des *Lais* recherchent la *druërie* comme une quête de bonheur. La *fin’amor* signifie l’amour parfait et cette perfection contenue dans l’expression peut toucher à la notion de bonheur. On peut établir une typologie de la caractérisation des moments de bonheur lors de la naissance de la relation amoureuse. Marie de France emploie le terme d’*aise* dans « Guigemar » : « Des ore est Guigemar a aise », v. 530, p. 208, dans « Le Laüstic » : « Mut esteient amdui a eise », v. 46, p. 458. Elle parle de *bien* dans « Equitan » : « E lealment e bien amer », v. 162, p. 254 et de *lié* dans « Lanval » : « Quant il l’oï, mut en fu liez », v. 171, p. 348 et « Milon » : « Mut fu la dameisele liee », v. 47, p. 474. L’autrice emploie le mot *joie* dans « Yonec » : « Pur la grant joie u ele fu », v. 225, p. 426 et « Le Chèvrefeuille » : « Entre eus meinent joie mut grant », v. 94, p. 540, avec la spécificité dans ce lai qu’il ne s’agit pas de la naissance de l’amour mais de retrouvailles des amants. Le dérivé *joius* est employé dans « Eliduc » : « Mut est joius, mut ad bien fet », v. 540, p. 584. Il y a donc une multiplicité de termes pour décrire une même situation : le bonheur des amants liés par une relation amoureuse naissante (ou renaissante pour les retrouvailles du « Chèvrefeuille »). L’expression du bonheur dans les *Lais* semble apparaître au moment des acmés de la relation amoureuse. Le bonheur serait donc la clef de voûte de la *fin’amor*? Cela n’est pas si évident si l’on considère la notion dans son acception religieuse.

1. **Bonheur profane / bonheur sacré**

Le bonheur profane serait la satisfaction pleine et durable d’une relation amoureuse. Par exemple, « Milon » se compose de différents moments de bonheur qui jalonnent la relation amoureuse. Tout d’abord, le pacte amoureux scelle le bonheur des amants : « Mut fu la dameisele liee / de l’amur issi otriee. » p. 474. Puis, les visites répétées de l’amant consacrent la relation heureuse jusqu’à l’accouchement. Lors des retrouvailles (à distance) avec le cygne, le bonheur est retrouvé et exprimé par différents termes du paradigme : « mut en fu **liez** » p. 490, « par les ailes le prent **haitiez** » p. 490, « se **reheita** » p. 490. Ces adjectifs et ce verbe dénotent le bonheur. De plus, ils s’accompagnent d’une insistance sur la durée : « **vingt ans** menerent cele vie » p. 490. Le complément circonstanciel de temps ancre le sème du bonheur dans le texte selon ses caractéristiques de durée propres.

Son pendant, le bonheur sacré, serait la béatitude religieuse. Par exemple, « Yonec » est marqué par la foi chrétienne. L’amour est sous le signe de Dieu. Lors de la rencontre, le chevalier doit prouver sa foi à la dame : « Le chavalier ad respundu / E dit qu’ele en ferat sun dru, / S’en Deu creïst e issi fust / Que lur amur estre peüt » v. 138-140, p. 420. La relation n’est possible que dès lors qu’elle est placée sous l’auspice de Dieu (alors même qu’elle est adultère...). Suit un discours pieux du chevalier et une communion pour prouver sa foi à la dame. A la fin du lai, le tombeau du chevalier est entouré de chandeliers avec des cierges et d’encensoirs. Ces symboles et rituels chrétiens ménagent une paix autour de la dépouille pour la béatitude du défunt. La dame est enterrée avec le chevalier. Ils sont ainsi unis dans la mort et donc dans la vie éternelle. Le lai se clôt sur une prière de la voix narratrice : « Deus lur face bone merci ! », v. 552, p. 452. Cette prière marque la réunion des amants et de leur amour humain dans la béatitude éternelle. On peut mettre la fin de ce lai en parallèle avec la fin des « Deux amants » qui sont enterrés ensemble. Le bonheur est trouvé dans la sérénité de la vie éternelle, comme une forme d’échappatoire à l’impossibilité du bonheur terrestre. Le bonheur apparaît donc comme une fin, un but que l’on atteint dans cette vie ou dans la vie éternelle. En ce sens, le motif du bonheur est paradoxal.

1. **Un thème qui motive et clôt l’action**

Puisque c’est un but, le bonheur motive l’action. Il dynamise le récit. Toutefois, dès lors que ce but est atteint, l’action prend nécessairement fin. Un certain nombre de lais s’achèvent, en effet, sur une fin heureuse. C’est le cas de « Guigemar » : « A grant joie sa mie en meine : / Ore ad trespassee sa peine ! » v. 881-882, p. 236, de « Frêne » : quand le chevalier apprend l’identité de Frêne et qu’il va pouvoir l’épouser, la narratrice décrit sa réaction en ces termes : « Li chevaliers, quant il le sot, / Unques si grant joie nen ot ! » v. 497-498, p. 304. « Bisclavret » se termine par le bonheur du roi qui retrouve son chevalier et élucide le comportement du loup-garou : « Li reis le curut enbracier ; / Plus de cent feiz l’acole e baise. / Si tost cum il pot aveir aise, / Tute sa tere li rendi » v. 300-303, p. 332. Le terme « aise » signifie ici « joie, plaisir ». La fin heureuse est également constituée par le déplacement du garouage sur la femme de Bisclavret. C’est surtout « Milon » qui consacre la fin heureuse dans les *Lais*. Il y a une grande insistance sur le bonheur à la fin du lai : « En grant bien e en grant duçur / Vesquirent puis e nuit e jur » v. 528-530, p. 510. Puis on trouve le terme « bien » au vers 531, qui est donc répété, ce qui marque une insistance. L’expression « nuit et jour » marque la permanence et la pérennité du sentiment qui caractérise précisément le bonheur. Les fins heureuses, c’est-à-dire le bonheur, met un terme au récit.

Il y a, cependant, parfois, des situations de bonheur au sein du lai (et non pas à la fin). Elles sont alors toujours passées sous silence par une ellipse. Par exemple, dans « Equitan » : « Li reis l’ama mut **lungement** », v. 197, p. 256. L’adverbe « lungement » est elliptique. De même, dans « Lanval » : « S’amie peot veeir **sovent** », v. 217, p. 350. L’adverbe « sovent » est itératif et suppose donc une ellipse des moments où les amants se retrouvent. Le vers suivant confirme cette ellipse : « Ceo m’est avis, meïsmes l’an / Après la feste saint Johan », v. 219-220. L’expression « meïsmes l’an » (« la même année ») révèle une ellipse entre ce qui précède (c’est-à-dire les visites fréquentes de l’amante) et l’événement qui s’apprête à être relaté. Le bonheur est donc un motif structurant qui dynamise le récit en le faisant tendre vers un but mais l’intérêt se trouve dans le processus d’accès à ce but et non dans le but lui-même. L’histoire des gens heureux n’intéresse personne. Comment la « bon heur », au sens étymologique, constitue-t-elle alors ce processus ?

1. **La bonne fortune ou le dynamisme de l’aléa**
2. **La merveille, source de bonheur ?**

La merveille est un élément surprenant, inattendu, qui surgit dans l’histoire et étonne le personnage. Elle s’apparente à une bonne fortune. En général, elle relance l’action positivement. Yonec, l’homme-oiseau, sort sa dame du désespoir. Dans « Guigemar », la biche blanche a une fonction narrative importante. Elle guérit Guigemar à travers une malédiction paradoxale car s’il est destiné à souffrir de la blessure d’amour, il accède finalement au bonheur. La malédiction de la biche se déroule ainsi :

N’avras tu jamés garisun

De la plaie k’as en la quisse,

De si ke cele te guarisse

Ki suffera pur tue amur

Issi grant peine e tel dolur

E tu referas taunt pur li ;

Dunt tuit cil s’emerveillerunt

Ki aiment e amé avrunt

U ki pois amerunt après., v. 112-121, p. 176.

Ce discours constitue une intervention correctrice destinée à guérir Guigemar (en le blessant) de sa réticence à l’amour. Cette blessure préfigure la blessure d’amour. On remarque en ce sens la rime « amur » / « dolur », fréquente dans la littérature courtoise, et le lexique de la souffrance : « suffera », « peine », « dolur », « suffri ». Cette malédiction est présentée comme un passage obligé, une transition nécessaire pour accéder à la relation extraordinaire qui doit surprendre tous les amants d’hier et d’aujourd’hui. La relation extraordinaire doit ouvrir sur le bonheur d’un amour intense et partagé. Le motif du merveilleux a une fonction narrative essentielle en tant qu’il apparaît comme un instrument de Fortune qui dynamise l’histoire : puisque la merveille relance l’histoire vers un accès au bonheur, l’aventure n’est-elle pas une quête de bonheur ?

1. **L’aventure : à la recherche du bonheur**

De nombreux personnages sont initialement défaillants. Ils sont affectés par un manque que l’aventure doit leur permettre de combler. Bisclavret est un loup-garou et se caractérise donc par sa marginalité. Lanval est également marginalisé par l’oubli d’Arthur qui l’isole socialement. Les personnages doivent retrouver leur position sociale, leur place dans la société et l’aventure leur permet de parcourir cette étape, d’opérer cette transition qui leur redonne leur place et achève de les former. Ainsi, l’accès au bonheur est aussi le terme d’un processus de construction identitaire par la quête et par l’aventure. Cette aventure est traversée par des variations puisque la roue de Fortune par définition fait osciller les hommes du bonheur au malheur.

1. **Bonheur et malheur : les variations de la Fortune**

Le texte est traversé par les renversements, changements soudain d’état, etc. Marie de France exprime explicitement ce phénomène dans « Guigemar » :

Mut fu delituse la vie.

Mes Fortune, ki ne s’oblie,

Sa roe turnë en poi d’hure :

L’un met desuz, l’autre desure.

Issi est de ceus avenu,

Kar tost furent aparceü., v. 537-542, p. 210.

Ce procédé de renversement agit en fait dans la plupart des lais. Pour exemple, dans « Le Laüstic », le meurtre du rossignol par le mari jaloux constitue ce renversement. On note la rapidité du renversement « en poi d’hure », par opposition au caractère durable du bonheur. L’image du renversement est marquée par les antonymes « desuz » / « desure ». La formule « ki ne s’oblie » constitue une forme d’ironie du sort. Les personnages sont mis en scène par cette instance supérieure qui dirige et gouverne la situation des amants. Le renversement est un principe de dynamisme du récit qui rend d’autant plus palpable et précieux le bonheur que les amants traversent des phases de malheur. La « bon heur », la bonne fortune, agit donc souterrainement comme une force dynamisante, un principe de narration qui relance et construit l’histoire au cœur de cette forme brève qui revêt toute son intensité précisément par ces jeux de dynamiques internes. Quelle morale peut-on tirer de ce principe narratologique dynamisant qui fait tendre le texte vers un idéal absolu ? Puisque chacun a une idée sur le secret du bonheur, les *Lais* délivrent aussi leur leçon sur le bonheur.

1. **Une leçon de bonheur**
2. **Mise en abyme du plaisir de dire**

Le bonheur de la mise en récit est exprimé dans les *Lais*. Le plaisir littéraire de la composition est mis en scène dans les *Lais* à l’échelle des personnages et à l’échelle de la culture orale partagée. La mise en scène du plaisir de la composition littéraire est exprimée par les personnages avec Tristan, par exemple, dans « Le Chèvrefeuille » : « Tristan, ki bien saveit harper, / En aveit fet un nuvel lai », v. 112-113, p. 542. De même, « L’infortuné » met en abyme la composition du lai. La dame déclare : « de vus quatre ferai un lai », v. 203, p. 528. Le personnage a plaisir à composer sur son histoire paradoxalement inspirée par une situation malheureuse. La composition est ainsi un moyen de compensation du malheur. Le bonheur mis en scène dans le récit est aussi celui de la culture orale et de la composition de lais par ceux que Marie appelle les Bretons ou les Anciens. A la fin des « Deux amants », Marie de France écrit « li Breton en firent un lai », v. 2254, p. 406, et à la fin d’« Eliduc » : « li ancien Bretun curteis / Firent un lais pur remembrer », v. 1182-1183, p. 634. On lit dans ces formules conclusives le bonheur de composer et une action sur la fortune de la mémoire collective. Les lais sont composer *pur remembrer*. Il s’agit de ne pas perdre le souvenir de ces histoires, de veiller à la bonne fortune de l’histoire racontée. Marie de France perpétue cette action de remembrance en fixant les lais par écrit.

1. **Une autrice heureuse ?**

Marie de France revendique le plaisir d’écrire. Elle manifeste le désir de ne pas laisser la mauvaise fortune s’emparer des lais connus. Dans le prologue, elle déclare : « Plusurs en ai oï conter, / Nes voil laissier ne oblier. », v. 39-40, p. 166. D’autre part, elle met en scène le plaisir de transmettre dans la dédicace au roi. La phrase « Si vos les plaist a receveir, / Mult me ferez grant joie aveir, / A tuz jurz mais en serrai liee. », v. 52-53, p. 166, exprime le bonheur de dédier le recueil. Le bonheur de composer, d’écrire est énoncé à la fin de « Milon » : « De lur amur e de lur bien / Firent un lai li ancïen, / E jeo, ki l’ai mis en escrit, / Al racunter mut me delit », v. 531-534, p. 510. La répercussion du bonheur se fait en trois strates : du bonheur des amants au bonheur de la composition du lai par les anciens au bonheur de la mise par écrit de Marie. De ce bonheur de composer, quelle leçon pouvons-nous tirer de la composition du recueil ?

1. **Quelle leçon de bonheur se dégage de l’organisation du recueil ?**

Le discours sur le bonheur est omniprésent mais sous forme variée et multiple. Quelle leçon de bonheur semble proposer l’effet de corpus ? Le recueil est encadré par une morale religieuse forte. Dans le prologue, l’autrice affirme :

Ki de vice se voelt defendre

Estudïer deit e entendre

A grevose ovre comencier :

Par ceo s’en puet plus esloignier

E de grant dolur delivrer, v. 23-27, p. 164.

L’écriture serait donc un moyen de se tourner vers la vertu et de sortir de la souffrance, c’est-à-dire d’accéder au bonheur dans la piété, dans la foi chrétienne. Cette empreinte chrétienne est confirmée par la fin d’Eliduc. Cela crée un effet de boucle. A la fin du dernier lai, selon l’organisation du recueil du manuscrit qui sert de base à notre édition, les personnages finissent par se tourner vers Dieu. Ils renoncent à l’amour charnel, terrestre, au profit d’un amour spirituel, chrétien et le bonheur terrestre se trouve donc consacré dans la piété. Ne serait-ce pas une manière d’anticiper la béatitude de la vie éternelle ? Si une leçon de bonheur se dégage de l’effet de corpus, peut-être est-ce que le véritable bonheur, soit un état de plénitude stable et durable, ne peut se trouver que dans la foi en Dieu.

**Conclusion**

Le bonheur parcourt indéniablement l’ensemble des lais de Marie de France. Il est un motif qui travaille la dynamique interne de la forme brève qui doit s’appuyer sur des procédés de relance pour tenir les enjeux spécifiques à cette forme. Il permet également de donner sens à la structure générale du recueil en en dégageant des effets de composition. Il semble que le bonheur des amants évoqué par Marie à travers les histoires d’amour des lais s’appuie sur un sens étymologique du terme, au sens où les *druëries* connaissent des renversements de bonne et mauvaise Fortune et fonctionne essentiellement sur ces jeux de bascule. En revanche, la structure globale du recueil invite à lire le véritable bonheur, dans la foi indéfectible en Dieu, qui ouvre à la béatitude.